

Hommage à Maurice Blanchard

Blanchard souffrait, se confiait en marchant à rebours du vent et des offrandes; cela se voyait, se lisait sur les traits de ses poèmes. Ceux-ci sont une espèce d'annonciation et de renonciation souveraine et abaissée.

Combien de pas a faits Blanchard, le véloce, le discret, le noueux, le bleuté, le déchirant Blanchard, sur la terre où nous respirons? Déjà on les remonte, mais là seulement où l'herbe est oscillatoire, silencieuse.

René Char, 1960. Repris dans *Œuvres complètes*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1983, p. 713.

C'est avec le dossard 257 que Maurice Blanchard a fait son entrée dans la collection «Poètes d'aujourd'hui»¹. Pour cela il aura fallu presque attendre la célébration du jubilé de cette collection très accueillante fondée par Pierre Seghers, en 1945, avec le couplé gagnant de la poésie de la Résistance: Éluard-Aragon, et la quasi-extinction des feux après le recensement d'une pléthore de rimailleurs en tout genre. L'édition française est ainsi faite qu'après avoir lu cet essai l'amateur de poésie, mis en appétit, ne trouvera aucun titre de Blanchard disponible en librairie; les livres de G.L.M. sont entrés dans le domaine de la bibliophilie et la totalité de l'œuvre republiée par les éditions Plasma, entre 1977 et 1982, a disparu avec celles-ci! Mais qu'on se rassure, en marge du brouhaha des commémorations, il est question qu'un important éditeur publie bientôt Blanchard en collection de poche, ce qui revient à dire que, pour les maniaques de la chronologie, cent deux ans après sa naissance, un des plus grands poètes de ce temps, de l'avis d'André Breton, René Char, Paul Éluard, Benjamin Péret, André Pieyre de Mandiargues, Gaston Bachelard, Joë Bousquet, Julien Gracq et quelques autres... pourrait enfin être accessible aux lecteurs français.

À qui s'insurge du sort réservé à la poésie dans notre «Belle France» il est répondu soit cyniquement que sa publication n'est pas rentable, soit rationnellement que le nombre restreint de ses lecteurs a toujours été sensiblement le même au cours des siècles et qu'on ne peut rien modifier à cet état de fait. Qu'est-ce que cela cache? André Pieyre de Mandiargues, déjà cité parmi les admirateurs de Blanchard, dénonçait, en 1958, dans *le Cadran lunaire*, la cause principale de cette situation: «L'intelligence de la poésie est répandue, chez les Français, autant, ou quasiment, que l'instinct maternel chez les poissons (...). Ils ont bien manqué Lautréamont, ils ont manqué Corbière, ils ont ri, si longtemps, de Mallarmé. Juré, plus tard, qu'on ne les y reprendrait pas. Mais à peine ils ont entrevu Péret, Arp et Blanchard n'a pas vingt lecteurs dans son pays.» Il serait par conséquent hautement salubre que le cercle des amateurs de ce poète disparu s'élargisse si l'on porte encore un certain crédit à la révolte de l'esprit, la seule capable de changer et de transformer quelque chose. Est-il admissible que quelques années avant

sa mort le créateur du chef-d'œuvre d'humour noir: *C'est la fête et vous n'en savez rien* puisse se demander encore, dans une lettre à Marcel Béalu, en 1952, où éditer ses textes?: «Quant à publier un recueil, cela m'est devenu impossible, l'avant-dernier a trouvé un dévoué Verhesen, le dernier a été édité en Égypte. Il me faudrait aujourd'hui prospector les îles Kerguelen ou Nienka-Hiva.»

Blanchard est de retour, écoutons-le. Les textes inédits qui suivent sont des extraits du Journal² tenu par le poète pendant la période de l'Occupation³. Pages situées de l'autre côté de l'espoir où les éléments naturels sont une échappée en marge de cette politique qualifiée à l'époque par Blanchard de «royaume de l'ordure». L'auteur *Du pain, la lumière* recèle en lui l'évidente association des contraires contenue, au sens figuré, dans l'expression «un pain de dynamite».

Jean-Michel Goutier

1. Remarquable essai du poète Pierre Peuchmaurd.

2. Je tiens à remercier vivement Jean et Isabelle Blanchard qui m'ont communiqué ces textes.

3. Il faut rendre hommage aux poètes de *la Main à plume* qui ont salué avec éclat Blanchard et qui l'ont publié à partir de 1942.

JOURNAL (Extraits)

Vendredi 11 décembre 1942

Écrit: *Danser sur la corde* en moins de cinq minutes, hier soir à la tombée de la nuit. Il y a quelques mois, pendant mon chômage, je remis mon nez dans les *Pensées* de Pascal. Je lus: «*qui voudra danser sur la corde sera seul*». J'eus l'impression du poème, comme un employé des PTT donnerait un coup de tampon sur un timbre-poste. Je notai le titre et jusqu'à hier soir 5h je ne savais pas ce que serait réellement le plus petit mot du poème. Le mot timbre-poste me rappelle une histoire — Pétain — elle est courte: «Je lui lèche le cul et je lui fous un coup de poing sur la gueule!» Le petit garçon (6 ans) d'un de nos amis exige qu'on lui laisse la joie de donner le coup de poing sur le timbre. Et «le cercle de famille applaudit à grands cris» (je crois que la citation est à peu près exacte).

J'ai d'autres titres qui attendent leurs textes, par exemple *Hic sunt leones**, vu sur une carte du XVI^e siècle reproduite dans l'histoire de la Marine française qui appartient à mon fils Jean. Des lions sont dessinés au milieu d'un désert aveuglant de papier blanc. Ils ont l'air vraiment affamés. J'ai aussi *L'Absurde présence** expression qui m'a échappé dans ce journal et qu'en relisant, j'ai reçue renaissante.

*Danser sur la corde** m'a fait ressouvenir d'un voyage en ballon que je fis en 1925 (? $\pm$ 1 an). Paulhan, mon associé quand je voulus jouer au grand industriel, avait une part

dans la propriété d'un ballon qui portait le nom de *Vieille Tige*. Ce «vieille tige» devait participer à une course dont le départ serait donné à Lyon, au stade municipal. Mais Paulhan dont c'était le tour de jouissance ne voulait pas y aller et me décida à prendre sa place. Nous étions trois dont Moineau, le pilote et nous partîmes de Lyon vers 5 heures du soir. Le départ eut lieu en présence d'une foule immense. Il y avait une quinzaine de ballons et le spectacle, du haut des gradins devait être assez cocasse, ces grosses boules jaunes titubantes ont quelque chose de ridicule et de sentimental. Le «Vieille Tige» était un des plus gros, 1200 mètres cubes, le plus petit était un 400 mètres appartenant au père Blanchet, un être astucieux et sordide, harnaché avec des bouts de ficelle qui tenaient en laisse des tas d'instruments inconnus, bricolés par lui et qui lui battaient les flancs. Il avait inventé, paraît-il, des instruments de navigation qu'il ne montrait à personne car il cherchait à gagner un peu d'argent avec ces courses de ballons. Pour ne pas livrer ses secrets, il partait seul. C'était la tête de Turc des aéronautes, mais il restait impassible, supputant les trois ou quatre cents francs que pourrait lui rapporter une victoire, tous frais déduits. Il partit un quart d'heure avant nous. Nous partîmes très, très doucement, le vent était presque nul. Nous nous baguenaudâmes pendant des heures au-dessus de la vallée du Rhône direction sud, hauteur 100 à 300 mètres, vitesse 10 à 15 kilomètres à l'heure, nous suivions la ligne de chemin de fer et nous lisions les noms des stations. Les gens nous faisaient des signes et les chiens aboyaient.

On entendait distinctement toutes les paroles. Nous avions emporté des victuailles et quelques bouteilles de bourgogne et, ma foi, ce fut une promenade agréable, nous trinquions de temps en temps et nous admirions le panorama. Comme le soleil venait de se cacher derrière les montagnes de l'ouest, nous vîmes une peau de ballon allongée dans une prairie et le père Blanchet qui s'affairait pour ranger son matériel, nous passâmes au-dessus de lui et nous le nasardâmes : «Ta maman a dit que tu ne rentres pas trop tard» «Lolo, pipi, caca, dodo» «Qu'est-ce que tu as fait dans ta culotte?» «Attends un peu,

pan pan cucul!» Nous dûmes un tas de choses inspirées par le bourgogne, lui nous répondit par des gestes moqueurs que nous ne comprîmes que vers 1 heure du matin. Quand nous le perdîmes de vue, il balançait encore ses mains, coudes au corps pour nous dire: «Calmez-vous! calmez-vous!» À la tombée de la nuit nous survolâmes Montélimar, puis ce fut la nuit, j'avais noté l'heure de notre passage à Montélimar et lorsque, en pleine nuit, une nuit magnifique mais obscure, je reconnus Valence, j'estimai notre vitesse à 40 km/h. Au-dessus d'Avignon je dis à mes compagnons que nous filions à 80 km/h, ils ne voulaient point me croire car on ne distinguait les villes qu'aux lumières des réverbères. Ils me dirent que je prenais une ville pour une autre, mais l'attitude de Blanchet m'avait étonné et le connaissant comme un vieux praticien chargé d'expériences, je m'étonnais qu'il eût abandonné, lui si près de ses sous. Je veillais donc au grain et j'étais sûr de ma topographie. Les deux incrédules me demandèrent si je connaissais bien la région, je leur répondis que je ne connaissais que cela et que j'irais les yeux fermés. Notre peau valait bien un mensonge. Mon estimation fut confirmée quelques minutes après car nous vîmes deux villes à cheval sur le Rhône, ce ne pouvait être que Tarascon et Beaucaire, mon calcul me donna 95 km/h depuis Avignon. Le ballon, entre-temps, avait monté et montait toujours, nous étions à 1800 mètres. Je donnais donc à Moineau le conseil de descendre au plus vite, parce que dans quelques minutes, nous verrions Arles et après Arles c'est l'étang de Berre et la mer Méditerranée. Moineau tirait sur les ficelles, de toutes ses forces au point que je crus la soupape coincée. Il regardait son altimètre, et le ballon montait toujours, il soupapa très longtemps, nous doublâmes Arles et le ballon se mit à descendre très vite. En arrivant près du sol, à 100 mètres environ nous vîmes une grande étincelle et les villes d'Arles et de Saint-Chamas s'éteignirent, nous étions entre ces deux villes, quelques secondes après je vis confusément le sol qui brusquement s'arrêtait pour faire place à une surface qui me semblait être la mer. Je dis à haute voix: l'eau! Pourtant je ne sentais point la fraîcheur que je ressentais du

temps que j'étais aviateur dès qu'on arrivait à une dizaine de mètres de la surface de l'eau, alors, je lançai une bouteille vide qui se brisa sur la soi-disant mer qui n'était que la mer de cailloux de la plaine d'Istres, Moineau déchira le ballon, il me recommanda auparavant de me bien tenir à la nacelle sans laisser dépasser mes mains et me dit «mettez-vous là!» Il me mit du côté opposé au guide-rape, le petit malin, ce qui eut pour effet que mon côté bûta le premier contre un caillou et la nacelle se renversant j'eus sur le dos le poids des deux compères pendant tout le temps que nous fîmes du traîneau. J'avais une charge terrible sur les bras, le mistral entraînait la peau du ballon comme un parachute quand le véhicule s'arrêta, il était temps car la face flottante du panier sur laquelle j'étais, n'avait plus grand-chose de son apparence familière. À peine arrivés à notre destination nous entendîmes un bruit inqualifiable, tout près de nous, puis plus rien. Le lendemain, ou plutôt le matin puisqu'il était environ 1 heure, nous eûmes l'explication. Nous nous arrangeâmes un lit avec l'enveloppe du ballon, mais nous ne pûmes dormir car il y avait au-dessous, en place du sommier habituel un lit de cailloux roulés de la grosseur d'un pigeon, voire d'un poulet et dès l'aube nous roulâmes le matériel et firent les paquets. Nous gagnâmes ensuite la base d'Istres et de là prîmes le train à Rognac pour Paris. Dans le train, j'eus l'explication et de l'extinction d'Arles et du bruit. Je montai justement dans le compartiment où se trouvait Laporte, emmaillotté de pansements. Laporte était pilote aviateur chez le Schreck dont j'ai déjà parlé et il aimait naviguer en ballon. Il en possédait un. C'était un casse-cou de première classe. Il s'est tué en avion peu de temps après. Il ne trouvait point de passagers qui consentissent à l'accompagner, sauf des gens qui ne le connaissaient point. Étant venu à Lyon sans passager, il fit passer une annonce parmi la foule des spectateurs et deux paysans se présentèrent. Pris dans le mistral, comme nous, il descendit mais son guide-rape cogna dans la ligne électrique, la ligne se rompit, la nacelle chavira et Laporte fut expulsé. Il se blessa en tombant, c'est à ce moment que nous vîmes l'étincelle et l'extinction d'Arles. Le

ballon rebondit, délesté, avec ses deux paysans à bord. Ayant vu Laporte tirer sur une ficelle, ils tirèrent sur toutes ficelles qu'ils sentirent à portée de leurs mains. Le ballon redescendit, cogna sur les cailloux et expulsa un paysan. Le ballon reprit de la hauteur et la même manœuvre recommença pour l'expulsion du second. Le ballon repartit enfin seul et libre de tout cavalier. Un bateau le repêcha le lendemain au milieu de la Méditerranée, au large des Baléares. Le bruit que nous avons entendu c'était l'atterrissage du premier paysan. Laporte me raconta d'abord une histoire invraisemblable, ne me parlant point de la ligne électrique, qu'il avait fusillée, quand je lui eus dit ce que j'avais vu il m'avisa qu'il avait bien touché les fils mais me demanda le secret car il n'était pas assuré et la compagnie d'électricité pouvait lui faire payer les réparations. Les deux paysans ont fait un voyage dont ils se souviendront.

Jeudi 28 janvier 1943

Mais si l'État existe et il est bien défini, preuve: on peut lui donner un nom: *La Policoçratie française*.

Aussi loin que mes souvenirs puissent aller, cela à toujours été un peu ça, mais maintenant c'est *Totalitairement*, tout le monde comprend le sens de ce mot, nous ne connaissons que lui. Je suis totalitaire, tu es, vous serez etc... on regrette que les conjugaisons n'aient plus l'hypertrophie des conjugaisons grecques. Pendant dix ans j'ai tenté vainement de me procurer une carte d'identité. On me demanda de venir avec deux témoins, deux commerçants nouvellement connus dans le quartier. Je répondis que si l'on n'en demandait que deux c'est sans doute parce qu'on ne pourrait pas en trouver trois dans l'arrondissement. Le flic me regarda avec un air idiot. Je n'y retournai plus. Je quitte la maison à 7 h du matin pour rentrer à 7 h du soir, je ne connais personne. Je trouve idiot d'aller trouver un commerçant que je n'ai jamais vu et de lui demander de venir témoigner que je suis bien M. Blanchard, né à, le etc. Il serait capable de me dire, devant

l'employé: «Rappelez-moi votre nom, je vous prie!» Ces idioties n'empêchent pas tous les gangsters de la place Clichy d'avoir une belle carte d'identité, et même plusieurs. Il y a un an, je me fis arrêter plusieurs fois par ces Apollons de la pèlerine, je leur montrai tout ce que j'avais, quittance de loyer, feuille d'impôts avec reçus, (comme si quelqu'un allait me jouer ce bon tour de me les payer!): «C'est pas ça que j'veux, zentendez! C'est la carte de la préfecture, c'est la seule valable suivez-moi!» Et j'allai dans la caverne de Polyphème où ça sentait le hareng grillé. J'écrivis à l'Amiral préfet de police pour lui dire que j'étais trop bon citoyen pour réquisitionner deux poivrots au bistrot de la rue de Constantinople pour qu'ils me servent de témoins, et comme je ne pouvais pas faire autrement, je le prévenais que si je n'avais pas de carte d'identité c'était tout simplement parce qu'on refusait de m'en donner une. J'ajoutais que je manquais de pouvoir pour les y obliger et qu'en conséquence, il veuille bien me mettre en prison immédiatement et pour toujours. La préfecture alerta le commissaire du quartier qui téléphona chez moi. Ma femme répondit en l'assurant de ma bonne volonté, mais aussi de l'inconscience du règlement, elle dit que je paierai à boire à deux clochards, il répondit que c'était défendu et raccrocha. Alors quelques jours après, je dis au marchand de journaux Marius, qui tient le kiosque rue de Rome-Constantinople de me trouver deux témoins. De son kiosque il cria: Joseph! Arthur! Comme Méphistophélès criait «Giaour! Vortex!» Deux bonnes gueules réjouies sortirent du bistrot et vinrent avec moi au commissariat, je ne connais pas leur nom, ils ne connaissent pas le mien. En revenant, je payai une tournée de vin blanc au coin de la rue de Madrid, puis une deuxième tournée chez Lacroix. Leur journée commençait bien. Mais j'ai eu ma carte quand même, on se sent fier d'être si bien gouverné.

Le nombre des policiers s'accroît à un rythme incroyable. Tous les libérés de l'armée entrent dans son sein. C'est la race des seigneurs. Par quelle formule incantatoire, un goitreux devient-il brusquement un roi des *Mille et Une Nuits*? Mystère du XX^e siècle. Quand tout le monde sera policier, la

société sera parfaite, puisque composée de surhommes ultra-parfaits, (car je tiens compte de l'équation de dégradation où le nombre des participants intervient. Cent mille individus ultra-parfaits font seulement une société parfaite). Contentons-nous de la perfection. Mais, dira-t-on, quand tout le monde sera policier, qui leur donnera à manger? Mais personne, face de bourrique! Ces anges ne mangent pas! Ils se nourrissent comme les dieux de l'Olympe, de l'odeur des carnages et des cris des suppliciés. Les excréments sont assis sur le trône, leur front est orné de diamants, de rubis et d'émeraudes. Ça brille comme un chef d'Afrique. Que c'est beau, la nature humaine!

Je ne raconte qu'une petite histoire mais c'est parce que j'en ai de très grosses sur le cœur! Patience, cela viendra! Le temps prévu par Franz Liszt est venu, le temps où l'on en viendrait à jeter tous les hommes à l'eau pour sauver le navire. Transfert des impuissants qui érigent une entité État-Moloch. Un fou peint un plafond, il est monté sur une échelle, un autre fou arrive, il dit: «Tiens-toi bien à ton pinceau, je retire l'échelle». Le fou, c'est l'État, l'échelle, c'est l'homme. On raconte aussi qu'Adolf a été peintre en bâtiments, mais il paraît qu'en réalité il n'a jamais dépassé le grade d'apprenti, trop bête pour faire un peintre, faites-en un politicien! C'est bien ce que je dis!

La pouffiasserie de l'État! S'il faut des soldats, on invoque la gloire militaire de l'ancienne France. Napoléon haï, méprisé de tous les Français, devint l'objet d'un culte cinq ou six ans après sa mort, quand l'État eut besoin de quelques massacreurs pour dévaster l'Algérie. Les historiens, les journalistes, les instituteurs sont chargés, chacun en ce qui les concerne de fournir de la viande soûle pour porter le flingot et la cartouchière. Être soldat devient un honneur! Et tous les couillons se ruent pour boire un coup de cet honneur-là.

Souvenir: À Dunkerque, il y avait un fourrier nommé Talon, de Saint-Tropez, qui était à la fois un fou fieffé et un pédéraste passif. Un beau soir du printemps 1917, il m'invita à une promenade en ville, de 5 h à 8 h nous allâmes boire quelques apéritifs sur la place Jean-Bart, et nous revînmes

tout doucement, en parlant de choses et d'autres, sa conversation était amusante, sa folie et son accent provençal très appuyé m'intéressaient énormément. En passant devant les casemates de la porte de Malo, je vis un avion très haut au-dessus de nous, je tendais mon doigt dans sa direction afin qu'il le vît et avant même qu'il l'eût découvert, une bombe éclatait à cinq mètres de nous sur la route. Talon était à ma gauche, et la bombe éclata à sa gauche, son avant-bras était sectionné et pendait au bout de deux ficelles jaunes, il prit le morceau de la main droite et s'efforça de le maintenir à sa place normale, il hurlait, je le pris par le bras et je le fis entrer dans la casemate, à 20 mètres de là où des artilleurs étaient attablés, nous téléphonâmes à l'ambulance, qui un quart d'heure après vint le chercher. Le soir, en me déculottant, je fis tomber un éclat qui était logé entre mon pantalon et mon caleçon. Je découvris le trou de souris qu'il avait fait en entrant, ce trou était juste en face de [Mon] Priape. Quelque Minerve avait écarté le trait de sa tête.

Eh bien! Ce Talon devint du même coup un héros de la Grande Guerre. On lui colla la médaille militaire, il fut réformé avec pension, il passa son bachot dans une promotion réservée aux héros, il passa sa licence en droit dans les mêmes conditions, fit plusieurs métiers où il frôla l'escroquerie, fut recherché par la police et s'embarqua pour l'Indochine où il devint magistrat, permuta par les douanes et passa avec succès l'examen de docteur en droit avec une thèse sur les douanes indochinoises dont j'ai un exemplaire dédié, il fit la chasse aux contrebandiers de l'opium et y gagna beaucoup d'argent, découvrit une mine d'or et disparut il y a environ dix ans sans laisser de traces. En 1920 il fut secrétaire particulier d'un sénateur qui aimait les hommes. Cet animal de Talon demeura dans un petit appartement voisin du nôtre, deux étages au-dessus. Il ramenait parfois un soldat de la Coloniale, quand il en trouvait un, et hurlait comme une folle-fille. Les locataires se collaient l'oreille contre sa porte pour écouter la conversation. Comment n'a-t-il pas été assassiné dans ces rencontres? Tout le monde se l'est demandé. Cet énergumène profita à fond de sa qualité

de héros de la Grande Guerre et de tous les avantages, sans en oublier un, y afférents!

Il y en eut des milliers comme lui, ils forment un bloc que l'histoire offre à la génération des futurs citoyens de notre chère poliçocratie tricolore.

Vendredi 29 janvier 1943

L'Allemagne a les pieds embarrassés dans son administration. Elle mobilise tout ce qui reste, ceux qui servaient encore à quelque chose, sans le vouloir, par nature, dirais-je, comme par exemple un petit bricoleur qui rapetassait les chaussures des voisins, qui réparait leurs horloges ou leurs fers à repasser, ces innombrables dont le travail accumulé faisait encore marcher tant bien que mal la machine à vivre, ces dernières cartouches vont avoir l'honneur d'être paralysées dans les griffes hypnotiques de l'État. Ils ne feront plus rien, ils encombreront les couloirs et Adolf s'arrachera les cheveux! Il finira par accuser ses sujets et il leur mettra sa défaite sur le dos, comme dans *Mein Kampf* il leur colle tous les péchés qui ont amené la défaite de 1918. Le soldat est un héros, le civil est un lâche! Il finira par dire: j'ai été trahi par l'arrière! (sans sous-entendus bien qu'il y ait lieu d'en faire, c'est le cas ou jamais). Je viens d'écrire *Les Musiciens du silence**, le dernier des douze poèmes que j'avais promis d'écrire pour la fin de ce mois, et nous sommes le 29. J'ai donc les six poèmes promis à *Messages* il y a un mois, mais je ferai tout pour ne pas les leur donner. Ce dernier poème est pour Lucien Coutaud. C'est un peu fabriqué, mais peut-on faire autrement puisqu'il s'agit de définir sa peinture? Je suis bien obligé de confectionner quelques images sur les dominantes de ce très personnel et sympathique artiste. Je lui donnerai demain une copie. Je pense le rencontrer à l'exposition des peintres par eux-mêmes. J'ai mené à bien une œuvre

* Poème publié dans *La Hauteur des murs*, GLM, 1947, sous le titre «Les Musiciens de l'espace».

volontaire, je suis satisfait car cela prouve que lorsque je veux, je peux, et dans ce domaine, c'était à démontrer.

Les Anglo-Américains vont sûrement déclencher une grande attaque, car ils ne voudraient pas laisser à la Russie l'auréole du sauveur «délivrant les peuples asservis». On ne croit pas qu'il soit possible de passer de la guerre à la paix sans une sanglante révolution. Les libidos dominandards de Moscou vont vouloir jouer leur carte, leur unique occasion d'imposer leur hitlérisme n° 2. Les Anglo-Saxons sentent venir la bête, ils se méfient.

Samedi 30 janvier 1943

En résumé, quelles sont les Personnalités littéraires de ces années d'occupation et de révolution nationale (merde alors!) Céline, Montherlant, Cocteau et quelques journalistes, pris parmi les plus prostitués, ceci pour la littératouille. Pour la poésie: Audiberti, Pierre Emmanuel, Aragon, Guillevic, et l'as des as: Patrice de la Tour du Pin qui n'a rien publié mais ça vaut mieux, avec un nom comme le sien, les belles dames en ont plein la bouche; elles font le tour de Pine (!). Il y a aussi Lanza del Vasto, aussi à cause du nom qui fond dans la bouche comme un chou à la crème. Audiberti, c'est un gong, Guillevic un rameau rabougri de haïkaï. Tout cela gravite autour des deux ou trois grands maîtres de la presse européenne qui dispensent papier, encre et publicité. L'élite de la pensée française adhère à l'ordre nouveau, ce n'est pas plus difficile que ça! Je cite encore [?] pour la musique, Lifar le modeste pour la danse, la littérature et la conférence etc... Et comme tous ces gens se gardent bien de renvoyer l'ascenseur, ils seront des dieux tant que le régime durera. C'est à dire mille ans, d'après Adolf Jupiter.

L'absurde présence

Nous voici maintenant sur le rocher du Temps. Son affreux bec lisse ses plumes et ses enfants. Des tas d'ossements figurent les jardins de Babylone et les chariots de la pluie s'avancent à reculons.

Mardi est un fleuve. Mercredi saute de branche en branche. Dimanche plante ses choux, d'arceau en arceau, de parole en parole. Dimanche balance des lanternes sanglantes, de branche en branche à travers les ormeaux.

Merci pour la moisson, vieux paysan du dernier rivage! La lune a cuit sur tes fagots. Le poisson du printemps frissonne au bout de ton cordeau.

Essuie ta bouche, grand-père! essuie tes mains de plomb, chavire encore un coup, ouvre ton ventre, fais naître des fiancées sur l'azur de ton gosier! Fais naître des fardeaux qui nous enlèvent dans un nuage de poussière étincelante.

Danser sur la corde

Le jour déploie ses feuilles d'acier sur les canaux et sur l'estuaire, le fracas du passé jette son ombre sur mes mains, un pont sanglant suspend son haleine sur les mamelles chantantes du détroit et les maisons bougent lentement, les maisons basses, les tortues de l'esclavage. Les marguerites de l'Antéchrist se balancent au bout d'un long fil noir et leur large respiration s'enlace aux sifflements de l'aéronaute; les rubans de l'oubli s'abreuvent; les crabes de l'azur, troués, sanglotants, traînent des bottes de foin sec. Les aboiements et les malédictions, qui montent droit vers le ciel, en passant, caressent ma peau épineuse d'entre-deux-mondes.

Hic sunt leones

Le peuplier agite ses fourches, ses faux, ses longs couteaux. Les joncs portent très haut leurs sceptres, aux créneaux du marécage. Des miroirs jaunes et noirs crachent à la face du ciel leur grande symphonie de Jéricho.

Une oreille en flammes — une Afrique et ses mystères — forge ses plaintes, et les chemins choisissent leurs voyageurs. Les dents broient un hymne d'espérance, un grand soleil d'hiver luit au milieu de la page blanche.

L'amour et son baldaquin rouge sont brisés, balayés, ramassés dans la corbeille de fruits du couchant. La tête de Cléopâtre flotte sur les eaux au milieu de rageuses libellules, au milieu d'un anneau de sang, au milieu d'aspics domptés qui guettent, comme des roseaux cassés.

Les musiciens de l'espace

à Lucien Contaud

De stridentes alouettes se brisèrent sur un miroir et depuis, ce sont des fruits qui chantent l'alléluia. Leurs gorges transparentes sont devenues des points noirs perdus dans l'ivoire des vertèbres. Un cri du vitrier les rendit à leur plumage de cristal.

Après la dernière moisson, l'homme et la femme ne se connaîtront plus. Mais ils seront debout. Les outils seront enfin des outils, ils dormiront sur un lit de paille. La pluie sera une harpe où nos mains inconnues iront boire.

Un ciel qui grandissait perdit un jour son armure. Il perdit son soleil. Un seul plissement de l'hiver a fixé son délire. Un château lança ses ancres de pierre pour le maintenir. Un guerrier vêtu de noir sonne du cor en regardant la terre.

Maurice Blanchard, né à Montdidier dans la Somme le 14 avril 1890, est mort dans sa ville natale le 19 mars 1960.

«L'Absurde présence», «Danser sur la corde» et «Hic sunt leones» ont été publiés dans *La Hauteur des murs*, G.L.M., 1947; «Les Musiciens du silence» a été publié dans G.L.M., 1947, sous le titre «Les Musiciens de l'espace».